Document généré le 28 avr. 2024 02:21

Muséologies
Les cahiers d'études supérieures

muséologies

Entrevue avec Mme Sophie Gironnay, directrice de la galerie MONOPOLI

En lien avec l'article *Expositions d'architecture : le travail du visiteur face à la complexité*.

Alessandra Mariani

Volume 1, numéro 1, octobre 2006

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1033657ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1033657ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Québécoise de Promotion des Recherches Étudiantes en Muséologie (AQPREM)

ISSN

1718-5181 (imprimé)
1929-7815 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Mariani, A. (2006). Entrevue avec Mme Sophie Gironnay, directrice de la galerie MONOPOLI : en lien avec l'article *Expositions d'architecture : le travail du visiteur face à la complexité*. *Muséologies*, *1*(1), 56–63. https://doi.org/10.7202/1033657ar

Tous droits réservés © muséologies, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

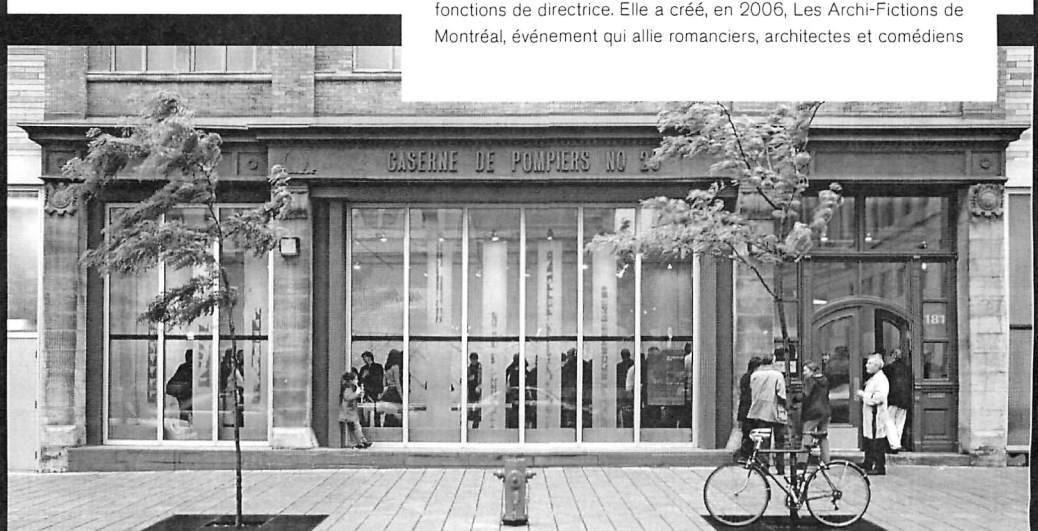
Entrevue avec Mme Sophie Gironnay, directrice de la galerie MONOPOLI.

[En lien avec l'article *Expositions d'architecture : le travail du visiteur face à la complexité.*]

Entrevue réalisée par **Alessandra Mariani** le 23 août 2006

Sophie Gironnay

Une double formation en littérature et histoire de l'art ont mené Sophie Gironnay à une carrière de journaliste culturelle. Elle fut créatrice signataire des chroniques hebdomadaires Formes (*Le Devoir*) et Figures (*La Presse*) sur l'architecture de 1994 à 2003, et a tenu une chronique sur la littérature anglo-canadienne pendant quatre ans, au *Devoir* et à *L'actualité*. Commissaire indépendante (pour le Musée du Québec, à la Biennale de Montréal) elle a co-fondé le centre d'artistes spécialisé en architecture MONOPOLI en 2001, dont elle assume les fonctions de directrice. Elle a créé, en 2006, Les Archi-Fictions de Montréal, événement qui allie romanciers, architectes et comédiens



Façade de la galerie MONOPOLI. [© Alain Laforest]

ALESSANDRA MARIANI
Quels moyens privilégiez-vous pour exposer l'architecture ?

SOPHIE GIRONNAY
D'emblée, je crois qu'on peut s'entendre sur le fait que de concevoir des expositions sur l'architecture pose des défis bien spécifiques à cette forme d'art – car c'en est bien un, ne l'oublions pas, en même temps qu'une science et une technique. C'est pourquoi la recherche de Mme Laberge m'a passionnée. Ce pan de la muséologie n'en est qu'aux balbutiements et une foultitude de moyens ne sont pas encore exploités. Je dirais que tous les moyens sont bons pour passer le contenu, et ce n'est pas facile, parce que chaque fois c'est différent. Tout dépend de ce qu'on recherche. Veut-on, par exemple, faire découvrir les édifices neufs de cette année qui ont obtenu des Prix d'excellence ? Veut-on faire le tour d'un phénomène urbanistique tel que « La pelouse en Amérique » (une exposition marquante du Centre Canadien d'Architecture) ? Veut-on, comme MONOPOLI a pu le faire en 2004, inciter le public en même temps que les architectes à réfléchir à une question comme : « Qu'est-ce qu'une véritable place publique que le citoyen peut s'approprier » ? Dans ce dernier cas, nous avions invité autant de plasticiens que de paysagistes que d'architectes à créer des œuvres originales sur cette thématique, et je pense que c'est une voie appelée à se développer. On va de plus en plus ouvrir sur d'autres disciplines, inviter des vidéastes, des musiciens, des écrivains (comme dans nos « Archi-Fictions » de 2006), mélanger les genres, pour faire apparaître d'autres dimensions de l'architecture, son histoire, ses œuvres, ses enjeux. De plus en plus d'artistes s'intéressent aux questions architecturales, au cadre construit dans lequel nous vivons, et inversement, pas mal d'architectes, paysagistes ou designers pratiquent leur discipline « en salle » comme le faisaient jadis les peintres, en créant des œuvres éphémères. Donc, quand on en vient à imaginer une exposition, tout ce continent-là est à explorer et cela ne fait que commencer. Et parallèlement, les nouvelles techniques de représentation (vidéo, numérique) utilisées par les professionnels vont aussi se perfectionner.

ALESSANDRA MARIANI
Croyez-vous que ces moyens rendent l'architecture plus accessible ? Que ce sont des procédés qui facilitent la compréhension du public et qui retiennent son attention ?

SOPHIE GIRONNAY
Je les crois indispensables. D'abord pour toucher, pour séduire, pour intéresser ! Car comme le confirme l'étude de Mme Laberge, et mes propres observations, les spécialistes ont l'habitude de décoder les documents reliés à leur profession, plans, dessins techniques, etc. Ils y trouvent leur miel. Mais pas le non-initié. Lui, il a besoin de photos, de maquettes, ou autres outils de représentation qui restent encore à inventer, ne serait-ce que pour saisir de quel bâtiment,

de quel site l'exposition veut lui parler. Or, à mon avis, la priorité des musées dits « spécialisés » en architecture devrait justement être de travailler à développer au maximum de nouveaux modes de communication, voire de vulgarisation, qui s'adressent d'abord aux non-spécialistes. Ils voudraient le faire, ils le disent... mais y arrivent-ils ? Pas vraiment.

ALESSANDRA MARIANI

Quel est pour vous l'instrument idéal à la compréhension de l'architecture ?

SOPHIE GIRONNAY

La maquette, bien sûr, est plus efficace que les plans et élévations pour imaginer facilement le volume d'un bâtiment et se le figurer dans sa tête. Mais il manque quand même l'échelle... Personnellement, j'ai une tendresse particulière pour tous ces petits artefacts qui sont produits par les créateurs dans la fièvre de la conception : ces gribouillis sur un napperon, ces maquettes d'études en carton qu'on laisse se ratatiner à tort dans les recoins des ateliers, sous la poussière... Toute cette riche matière compose en elle-même une mine d'objets intéressants à exposer qu'on ne valorise pas assez.

ALESSANDRA MARIANI

Selon vous, dans les expositions d'architecture dites « classiques », on cherche davantage à montrer l'objet qui a été construit (le résultat) ou celui que l'on a tenté de construire (l'intention) ?

SOPHIE GIRONNAY

La fabuleuse exposition du CCA qui portait sur le processus de création des architectes Herzog & De Meuron, (cette exposition nous avait mis en présence du merveilleux capharnaüm qui encombre leur atelier) est une exception qui confirme la règle. Et c'est bien dommage ! J'ai pu constater maintes fois que le public est bien plus sensible à la force d'impact d'un dessin, d'une photographie, d'une maquette originale, à sa présence physique en salle, à sa puissance d'évocation et à sa valeur esthétique en elle-même que ne semblent s'en rendre compte même les architectes qui les ont créés. C'est peut-être parce que je fais partie de ces « non-spécialistes » dont parle Mme Laberge, qui trouvent barbants les panneaux de plans et les élévations. J'ai une formation en littérature et en histoire de l'art, donc j'appréhende plutôt l'objet en tant qu'objet d'art. Mais il me semble plus habituel, dans les milieux de chercheurs, d'historiens, ou de commissaires spécialisés, de s'intéresser aux artefacts et de les sélectionner d'abord et surtout pour leur seule valeur de référent documentaire. Ce qui intéresse, on dirait, c'est le bâtiment représenté, le sujet, qui se trouve ailleurs, hors la salle. Cela me choque toujours un peu...

ALESSANDRA MARIANI
Il serait plus facile pour un non-initié de s'attarder à l'esthétique plutôt qu'à la conception ?

SOPHIE GIRONNAY
Il faut faire confiance aux objets. C'est pareil en art contemporain: certaines œuvres ont ce pouvoir de captiver le visiteur « initié » ou pas. La situation est différente pour l'architecte qui visite une exposition avec dans l'idée de se comparer à un confrère, ou de comprendre la démarche mais, au fond, la manière de montrer les choses compte autant que le sujet. Il faut pouvoir offrir au visiteur une vraie expérience de visite. Par exemple, cette exposition que nous présentons actuellement, dans MONOPOLI, « QIM, un quartier sur mesure ? ». Le sujet était pertinent, puisqu'il s'agit là d'une première analyse critique du Quartier international, cette portion de 27 hectares en plein cœur de Montréal où se trouve justement notre centre d'artistes. Bon, le contenu est des plus classique, et nous n'avions que des panneaux, mais au minimum, on a essayé de dynamiser le parcours. Le visiteur circule de façon anarchique entre les panneaux, il marche sur un plan géant...

ALESSANDRA MARIANI
Cette forme d'interactivité rend l'exposition plus accessible ?

SOPHIE GIRONNAY
Absolument. Je pense qu'il est très important d'offrir une expérience qui engage le corps en entier : encore plus dans une exposition d'architecture que dans n'importe quel type d'exposition. Les maquettes, on les regarde, mais le regard ne suffit pas. Lorsqu'on pénètre dans une salle et que l'on a l'impression de faire les mêmes mouvements que lorsqu'on entre dans un bâtiment, là il se passe vraiment quelque chose. Le fait de bouger dans l'espace permet d'assimiler un plus grand nombre de détails. D'ailleurs, un bâtiment lui-même, dans son entièreté, peut se visiter comme s'il s'agissait d'une exposition, puisque tous ses éléments s'offrent à l'observation du visiteur.

ALESSANDRA MARIANI
Donc pour vous, l'expérience kinésique qu'offre la visite d'un bâtiment doit être reproduite dans une exposition d'architecture, au même titre que l'expérience didactique ?

SOPHIE GIRONNAY
Kinésique, voilà, exactement ! La tactilité, aussi, peut être un ajout intéressant. En anglais on dit « show » pour exposition et ce n'est peut-être pas un hasard. Il faut provoquer des réactions, faire du spectacle, au fond, qui embarque et qui engage.

ALESSANDRA MARIANI
Quels sont selon vous, les critères de réussite d'une exposition ?

SOPHIE GIRONNAY
Toute la conception d'une exposition est un outil de communication, un ensemble qui livre un message. Je peux vous en parler d'autant mieux que mon vrai métier a été le journalisme pendant 25 ans, donc que je me considère plutôt comme une communicatrice, qui est passée du deux-dimensions au trois-dimensions, pour parler aux gens d'architecture. Mes pages « Formes » du Devoir, par exemple, je les concevais avec les graphistes (Lucie Lacava, Roland-Yves Carignan et Christine Houle) comme des petites expos à plat sur une feuille, dans laquelle on se promenait. Les mots et le texte mais aussi la forme traduisaient le contenu. Aujourd'hui, j'essaie de faire la même chose, mais dans l'espace. Pour réussir ça, selon moi, le critère numéro un, l'élément clé, c'est l'intelligence de la scénographie. Elle doit véhiculer, traduire et soutenir le contenu à livrer, sans le contredire et en le complétant. Je pense à l'exposition sur Madeleine Arbour que j'avais conçue pour le Musée des beaux-arts du Québec en 2000 et qui parlait autant de la personnalité de cette grande figure du design québécois que de son « œuvre » proprement dite, dont nous n'avions que peu d'exemples. La scénographie des architectes Bosses Design tenait de l'installation. C'était un portrait dans l'espace -- libre comme elle, blanc et aérien, joueur, élégant comme elle -- qui disait par la lumière, par le choix des matériaux et même par le mode de circulation, qui au juste avait été Madeleine Arbour.

ALESSANDRA MARIANI
C'est intéressant que vous insistiez tant sur la scénographie, parce que l'architecture est aussi en partie, une scénographie de l'espace. Vous feriez donc de la scénographie de la scénographie...

SOPHIE GIRONNAY
En effet.

ALESSANDRA MARIANI
La mise en exposition de l'architecture pourrait, en quelque sorte, être de l'architecture au cube ?

SOPHIE GIRONNAY
Voilà, vous l'avez votre titre, c'est l'architecture au cube ! Mais je veux revenir aux visiteurs plus spécialisés : ils sont souvent avides et curieux, et ce qui les intéresse par-dessus est de voir la production actuelle de leurs confrères architectes, dans le cadre d'un concours par exemple. Toutefois, je tiens à préciser qu'à mon avis, ce n'est pas le rôle principal des musées et des galeries de leur offrir ce qu'ils recherchent. Les revues font cela très bien.

Montage d'exposition, galerie MONOPOLI. [© Alain Laforest]

ALESSANDRA MARIANI

Pourquoi ? Est-ce parce que le musée est considéré comme « la dernière étape » du cheminement d'un objet ? Parce qu'il ne peut vraiment présenter l'actuel comme il se doit ? Ce n'est pas plus facile pour une galerie de le faire ?

SOPHIE GIRONNAY

Non pas forcément. Certaines institutions présentent des choses très actuelles. Pensons à Beaubourg ou au CCA où il se fait un travail extrêmement raffiné et novateur, et des expériences poussées sur la façon de présenter l'architecture d'aujourd'hui (comme « Laboratoires », par exemple). Ça fait partie de leur mission.

ALESSANDRA MARIANI

Si le musée et la galerie peuvent devenir un laboratoire pour la mise en espace d'artefacts, de témoins matériels ou immatériels, peut-on avancer qu'ils sont automatiquement liés à un public spécialisé ?

SOPHIE GIRONNAY

Bizarrement, je crois que c'est le contraire. Lorsque ces lieux spécialisés s'efforcent de rester vivants, et de jouer leur rôle de stimulateur, le public embarque d'autant plus. Dans l'exposition inaugurale qui a lancé MONOPOLI en 2002, nous en avons fait l'expérience. Nous voulions soulever le problème très actuel du manque de créativité dans l'industrie de la construction domiciliaire, et l'absence de vrais créateurs. Nous avons pris comme métaphore le jeu de Monopoly et commandé à 22 bureaux une maquette de résidence. Cette expérience a donné lieu à un débordement de créativité, à beaucoup d'humour, à de la critique. Il n'est même pas venu aux exposants l'idée de promouvoir leur propre bureau. Leurs projets étaient assez fous (par exemple, une

maison toute en chocolat ou une maison dans laquelle on monte et descend selon ses humeurs) et non réalisables dans le concret, ce qui a produit l'exposition « conceptuelle » par excellence. Mais c'est justement ce qui plaisait à tous les types de publics, aux enfants comme aux adultes. Cette présentation a connu un très gros succès autant grâce à cette approche que parce que le résidentiel touche tout le monde, interpelle les gens et fait référence au quotidien. Je crois qu'il est extraordinaire de pouvoir créer un tel événement en plus d'une exposition : c'est ce que cette expérience a révélé. C'était une invitation à la recherche, au renouvellement.

ALESSANDRA MARIANI

Vous avez donné aux praticiens l'occasion de faire autre chose que ce qu'impose leur quotidien ?

SOPHIE GIRONNAY

Oui et c'était une occasion pour les initiés comme pour les non-initiés. S'il n'avait été question que de promouvoir des projets construits, cela n'aurait pas intéressé le public. Parce qu'il y avait de la recherche, les gens ont regardé les maquettes en soi, et goûté cette exposition en partie, aussi, comme ils l'auraient fait d'une exposition de sculptures. Dans ce type de présentations, fondées sur des oeuvres conceptuelles, des installations, etc., le côté ludique est présent, mais on assimile tout de même des savoirs en établissant des associations avec les maisons qui sont réellement construites;

Monopoly, l'exposition. [© Alain Laforest]

on remarque des détails. En plus, quelque chose vient nous toucher parce que c'est de l'ordre du connu.

ALESSANDRA MARIANI
Pensez-vous que certains sujets sont plus facilement abordables que d'autres ?

SOPHIE GIRONNAY
L'architecture est une mine de sujets inexplorés. On peut mettre en exposition les résultats de recherches savantes. Mais il faut pousser plus loin.

ALESSANDRA MARIANI
Que voulez-vous dire ?

SOPHIE GIRONNAY
Qu'il faudrait partir de temps en temps du constat qu'il est nécessaire de s'interroger sur le cadre de vie dans lequel nous vivons chaque jour, de le remettre en cause. Si un architecte et un urbaniste sont impliqués dans l'exposition, ils peuvent montrer ce qui se fait, mais aussi ce qu'il reste à faire ou ce qu'il serait possible de réaliser. Il faudrait en somme, revoir le monde dans lequel on vit en compagnie des gens qui le construisent pour nous. Le processus de création, aussi, peut se décortiquer et s'exposer...

ALESSANDRA MARIANI
Un dernier mot sur le visiteur : a-t-il réellement besoin d'être guidé dans une exposition d'architecture ?

SOPHIE GIRONNAY
Je sais qu'il y a des expositions sans mode d'emploi. En sciences naturelles, en peinture, il existe maintenant des codes connus sur lesquels les gens s'appuient pour savoir comment se comporter. En architecture, le grand public est assez intimidé, et ne sait pas trop comment fonctionner. On dit trop que les visiteurs n'aiment pas faire de gros efforts, mais moi j'observe plutôt l'inverse. Je suis même surprise de l'attitude studieuse de la plupart des visiteurs, ils lisent des cartels de deux mètres de long, écrits en tout petits caractères, ils sont curieux, prêts à tout. Mais il faut quand même les aider ! Une exposition d'architecture suppose plus d'efforts de présentations, plus d'explications, plus de textes, plus de soutiens didactiques... Et cela suppose plus de moyens.

L'équipe de Muséologies, remercie vivement Sophie Gironnay d'avoir accepté d'exposer ses points de vue de commissaire d'expositions pour ce premier numéro.